colonne qu'au détriment de sa solidité. Le peu de succès qu'obtint cette méthode fut un bonheur pour M. Duval, puisqu'il appela l'attention du jeune spécialiste sur un autre point non moins important de cette branche de la science, le traitement du *pied bot*. Jusque-là, Scarpa avait bien reconnu que, dans la plupart des cas de cette difformité, le pied était maintenu en dehors de sa direction normale bien moins par une déformation des os que par un défaut de longueur des muscles. Delpech, adoptant les idées de Scarpa, avait bien proposé et même pratiqué la section du tendon d'Achille; mais les démonstrations de l'anatomiste italien étaient restées stériles, et les essais du chirurgien de Montpellier n'avaient pas été assez heureux pour engager les praticiens français à les renouveler. M. Duval, se pénétrant mieux encore que Scarpa et Delpech de tout ce qu'avaient de rationnel les vues théoriques du premier et les tentatives pratiques du second, eut la hardiesse de pratiquer de nouveau la section du tendon d'Achille. Ses premières opérations, qui datent de 1835, eurent un tel succès qu'elles ouvrirent une ère nouvelle à la thérapeutique des difformités; aussi l'Académie des sciences se fit-elle un devoir, en lui accordant un de ses prix annuels, de le désigner comme ayant bien mérité de la science et de l'humanité, et les médecins s'empressèrent-ils de lui adresser des malades qui, presque tous, obtinrent de lui une complète guérison. Différant en cela de la plupart des innovateurs, qui ont à peine découvert un procédé qu'ils s'empressent de s'en assurer le bénéfice exclusif par la voie de la publicité, M. Duval ne publia qu'en 1839 le résultat de ses expériences. L'établissement orthopédique qu'il a fondé est certainement un de ceux qui comptent le plus de succès. Son fils le dirige aujourd'hui avec lui.

M. Duval a écrit : un *Traité sur le pied bot* (Paris, 1839, in-8°); un *Aperçu des principales difformités du corps humain* (Paris, 1839, in-8°). Enfin, depuis 1840, l'honorable docteur publie, sous le titre de *Revue des spécialités*, un journal mensuel destiné à faire connaître toutes les découvertes médicales et chirurgicales dues aux recherches des spécialistes.

DUVAL (Charles), architecte français, né à Beauvais en 1800. On lui doit une foule de constructions d'un caractère tout spécial et remarquables par leur originalité. Son père, architecte de la ville de Beauvais, lui fit quitter de bonne heure le collège où il avait commencé ses humanités, pour le placer chez un ingénieur. Peu de temps après, il passait conducteur des ponts et chaussées; mais, dégoûté de la carrière bureaucratique, le jeune homme s'enfuit à Paris, où, en désespoir de cause, il faillit se faire comédien. Déjà, à Neufchâtel, il avait manifesté ses aptitudes d'architecte et d'artiste en restaurant une vieille salle de théâtre, et en inaugurant, comme acteur, le nouvel édifice. Sa famille le détourna heureusement de cette voie, et il fut quelque temps adjoint à son père comme architecte de la ville de Beauvais, où il se maria. Cependant Paris l'attirait toujours; il y revint, plus mûr cette fois, et une circonstance heureuse décida de son avenir. Présenté à Jacques Laffitte par son architecte, M. Constantin, M. Charles Duval fut chargé par le célèbre financier des constructions à faire dans le parc de Maisons-Laffitte, qu'il se proposait de morceler. Ce fut le commencement de sa réputation. Ces cottages, ces chalets, ces villas, entourés de parcs en miniatures, ont une originalité véritable, et attestent, chez leur créateur, une imagination facile et brillante. Un album des villas de Maisons-Laffitte a été publié en 1838 par Ed. Pingret. Le manège de la Chaussée-d'Antin, construit sur la demande du vicomte d'Aure; les écuries du comte de Lucknœr, beau-frère du roi de Saxe; le château de la Fauchère; l'hôtel Meuron, aux Champs-Elysées, vaste construction qui renferme les écuries d'Eugène Crémieux et le manège Latry; l'hôtel van Eeckout, au rond point de l'hippodrome, et enfin l'hôtel de la grande tragédienne Rachel, rue Trudon, mirent le sceau à la réputation de l'architecte. Dans cette dernière construction, il imagina, au lieu d'un style unique, de prendre à chaque siècle des éléments d'ornementation et de faire comme un résumé de toutes les époques, sans nuire à l'unité de l'ensemble.

Paris doit à M. Ch. Duval des édifices d'un genre tout différent, entièrement nouveau et qu'il a su réaliser avec bonheur; ce sont d'immenses salles de cafés ou de cafés-concerts. La latitude laissée à l'architecte dans ce genre jusqu'alors sans précédent lui a permis de déployer toute la hardiesse en même temps que tous les caprices de son imagination. Un pavillon chinois, exécuté pour le compte de Méhémet-Ali, en 1852, montrait déjà les tendances d'un esprit naturellement porté vers la bizarrerie de l'art oriental; la construction du palais chinois de Ba-ta-clan, sur le boulevard Voltaire, édifice d'un profil étrange et contourné, aux toitures en sabot, à la façade surchargée de balcons, de vérandas, de dragons ailés et de magots horribles, paraît être le dernier mot possible, chez nous, de cette architecture empruntée au Céleste Empire. Mais, dans d'autres constructions moins bizarres, le grand café Parisien, le café du Delta, l'Eldorado, surtout dans le Casino et dans l'Alcazar, M. Duval avait montré la même abondance d'idées, la même hardiesse d'exécution, et une véritable fertilité de ressources. On lui doit encore le pavillon du Tir national, à Vincennes, et, au Havre, un Alcazar qui a été accueilli par des éloges mérités.

Parmi les projets de M. Ch. Duval, nous citerons ceux qu'il avait faits lors des concours pour les Halles centrales et pour le Grand Opéra. Son projet de Halles centrales, quoique laissé de côté, contenait l'idée des rues couvertes, idée mise depuis à exécution. Pour le nouvel Opéra, avec la hardiesse ordinaire de son esprit, il aurait voulu y enfermer des squares et des fontaines jaillissantes, suspendre aux façades des terrasses et des jardins, rêve oriental que Sémiramis eût réalisé sans doute, mais qui n'a pas trouvé grâce aux yeux de l'édilité parisienne. Ce qui distingue d'une façon particulière les conceptions de M. Duval, c'est sa préoccupation des aises de ce bon public qui paye si largement et qu'on enferme dans de véritables étouffoirs; cette préoccupation mérite que l'on en tienne grand compte à l'architecte. Ajoutons que la presse d'alors constata que son projet d'Opéra était tout à fait grandiose et monumental d'aspect.

D'autres projets n'ont pas eu un meilleur sort; ce sont les projets d'une Bourse du travail (1851); d'une caserne-camp-abrité, inspirée à l'auteur par les ennuis du bivouac, lors des journées de juin 1848; d'une voie souterraine pour aboutir de la rue de Rivoli au quai du Louvre, sous la place du Carrousel; des boulevards de la rive gauche, idée dont la création du boulevard Saint-Germain a ratifié le principe, etc. Depuis, M. Ch. Duval a construit l'Alcazar royal de Bruxelles, et, il a ensuite commencé les travaux d'un Alhambra, où il nous réalisera toutes les splendeurs du style mauresque. Sa brillante carrière n'est pas encore terminée, et nous lui devrons sans doute encore quelques monuments dignes de lui.

On peut trouver, dans l'*Illustration* de ces vingt dernières années, les croquis de la plupart des constructions de cet architecte, dont le génie est fertile, mais dans l'imagination duquel la bizarrerie tient peut-être une trop grande place.

DUVAL (Pierre-Sophie-Léon), jurisconsulte français, né à Marseille en 1804. Il se fit recevoir avocat et devint membre du barreau de Paris (1823), où il a conquis une place distinguée par son savoir juridique et par son élocution facile. Il fait partie du conseil de son ordre depuis 1854. On a de lui : le *Droit dans ses maximes* ou *Essai sur la théorie, la logique et la classification des maximes ou règles générales du droit* (1837, in-8°).

Me Léon Duval est un des plus spirituels avocats du barreau de Paris; il excelle à plaider les causes de séparation de corps, qui demandent, comme on sait, beaucoup de tact, d'habileté et de malice; sous des apparences débonnaires, il a le mot incisif, le trait mordant; on peut dire de lui qu'il a la bonhomie cruelle. C'est un causeur plus qu'un avocat, et un causeur plein de finesse. Au premier abord, son adversaire peut croire qu'il s'en débarrassera facilement, en se plaçant sur un terrain sérieux, où les bons mots et l'esprit n'auront que faire; mais c'est là précisément que Me Duval l'attend et où sa profonde connaissance des moyens juridiques le rend encore plus redoutable. Une des causes célèbres où il s'est fait remarquer est celle du duel Dujarrier-Beauvallon; dans l'article que nous avons consacré à cette affaire, on retrouvera les principaux traits de sa brillante plaidoirie, un modèle d'exposition lucide et de dialectique saisissante.

DUVAL (Pierre-Louis), boucher de Paris qui a donné son nom aux restaurants économiques connus sous le nom de *bouillons Duval*, né en 1811 à Montlhéry (Seine-et-Oise), mort à Paris en 1870. Son existence est simple et peu accidentée, comme celle de tous les travailleurs. Ce qui a rendu son nom justement populaire, c'est la création des *bouillons économiques*.

Quiconque habite Paris depuis vingt ans se rappelle ces établissements malsains où l'on dînait à vingt-cinq, vingt et un et même dix-neuf sous. De 1840 à 1845, les *bouillons hollandais* avaient tenté, mais inutilement, de remplacer ces cuisines meurtrières. Sans s'effrayer de l'échec, M. Duval reprit l'idée en sous-œuvre; et, un à un, en commençant par la rue de la Monnaie et en passant par la rue Montesquieu, il a créé les douze établissements qui portent son nom.

D'abord, il ne s'agissait que de débiter du bouillon et du bœuf; mais bientôt les exigences des consommateurs et l'extension du nombre des visiteurs firent augmenter et varier le menu. Rôtis, ragoûts, légumes et poissons figurèrent, à des prix accessibles, sur la carte des *bouillons Duval*. Le public parisien accueillit avec empressement ces restaurants, si différents des restaurants à bas prix qu'il avait connus jusque-là. La grandeur des salles, la propreté des tables de marbre, la rapidité du service, la bonne qualité des aliments, tous ces avantages contribuèrent à attirer la foule. Désormais, les employés, les commis, les petits rentiers, tous gens de petites bourses, surent où manger sans avoir à redouter une alimentation nuisible.

Pour dîner aux bouillons Duval, il faut dépenser de trente à quarante sous. La serviette se paye un sou; le bouillon quinze centime, les potages vingt et vingt-cinq centimes; le bœuf trente centimes; les légumes ordinaires valent vingt ou vingt-cinq centimes la portion; le ragoût trente et quarante centimes; les biftecks et les côtelettes trente-cinq centimes; les rôtis, volailles et poissons cinquante centimes; les desserts, de quinze à vingt-cinq centimes; la demi-bouteille de vin quarante centimes; le carafon quinze; la bouteille entière quatre-vingts centimes.

Rien de mieux ordonné que le service simple et ingénieux des bouillons. Lorsqu'on entre, un employé remet au visiteur une carte imprimée contenant le détail des mets et des vins avec le prix en regard de chaque objet. On s'assied à une table de marbre blanc soigneusement essuyée; et aussitôt s'avance, pour répondre à la demande, une des femmes de service, quelquefois fort gentille et toujours proprement mise : robe de laine, de mérinos ou d'alpaga gris foncé, tablier blanc à bavette, bonnet de linge à rubans flottant derrière le dos. Elle prend les ordres et marque sur la carte, d'une barre au crayon, l'article pain, vin, légumes, etc., à mesure qu'elle les sert. Le repas terminé, on dépose sur le comptoir la carte annotée; l'addition faite par la caissière, on paye, on reprend sa carte, et, en sortant, on la remet à l'employé qui l'avait délivrée à l'entrée. Le contrôle de la recette journalière est ainsi facilement assuré.

M. Duval n'est pas arrivé, dès le début, à la perfection relative d'aujourd'hui, et toutes ses tentatives n'ont pas été des victoires. Un essai de cuisine à vapeur a manqué; une autre tentative infructueuse, rue Montesquieu, lui a coûté deux cent mille francs. Il s'agissait d'un système de conduits propres à distribuer l'eau de Seltz à toutes les tables pour un prix réellement minime. Il a créé un entrepôt de vin à Bercy. Au moment où il est mort, il songeait à établir une boulangerie et une blanchisserie modèles, auxquelles il voulait appliquer le système des cachets qui a si bien réussi pour les bouillons.

DUVAL (Jules), publiciste français, né à Rodez (Aveyron) en 1813, mort victime d'un accident de chemin de fer le 19 septembre 1870. Il se fit inscrire, comme avocat, au barreau de sa ville natale en 1836. Deux ans plus tard, il entra dans la magistrature, fut successivement substitut à Saint-Affrique et à Rodez, puis se démit de ses fonctions en 1846. A partir de ce moment, il s'adonna entièrement à l'étude des sciences économiques et sociales, se rendit, en 1847, en Algérie, où il fut, pendant quelque temps, sous-directeur de l'Union agricole du Sig, et prit ensuite la direction de l'*Echo d'Oran*. De retour en France, M. Duval s'est fixé à Paris et a collaboré depuis lors au *Journal des Débats* (1855), à la *Revue des Deux-Mondes*, aux *Annales de la colonisation algérienne*, au *Journal des économistes*, à l'*Economiste français*, dont il est devenu directeur, à l'*Encyclopédie du XIXe siècle*, aux suppléments de laquelle il a fourni des articles spéciaux, traités avec une compétence remarquable. Indépendamment de ses nombreux articles, ce savant et consciencieux publiciste a fait paraître : *Mémoire philologique et littéraire sur les proverbes patois du Rouergue et sur les divers dialectes de la langue romane* (1844, in-8°); *l'Algérie, tableau historique, descriptif et statistique de la colonie* (1854); *Catalogue explicatif et raisonné des produits de l'Algérie* (1855); *Biographies aveyronnaises* (1857-1860); *Histoire de l'émigration européenne, asiatique et africaine au XIXe siècle* (1862, in-8°), son ouvrage capital, qui a été couronné par l'Académie des sciences morales et politiques; les *Colonies et la politique coloniale de la France* (1864, in-8°), etc. Ecrivain distingué, orateur éloquent, plusieurs fois lauréat de l'Institut, J. Duval était un esprit éminent et un homme de bien, profondément dévoué aux classes laborieuses, pour lesquelles il a publié de nombreux ouvrages et poursuivi la création d'institutions utiles.

DUVAL (Mlle Aline), actrice française, née à Paris, vers 1824, d'un père qui exerçait la profession de plombier. Elle joua tout enfant au théâtre Comte, puis à celui du Panthéon, où elle eut beaucoup de succès dans la *Poudre de perlimpinpin*, *Micromégas*, *C'est ma chambrette*. Engagée au Palais-Royal, elle y débuta, en juillet 1842, par le rôle de Francine dans *Francine la gantière*, qui lui valut une complète réussite. Son jeu leste, sa tournure agaçante et sa verve lui firent bientôt une réputation dans les grisettes du répertoire et les rôles travestis; elle se signala surtout dans les revues, car elle possède tout l'entrain, tout l'esprit, tout le diable au corps qu'il faut pour faire réussir ces sortes d'ouvrages. Parmi ses meilleures créations, nous citerons ses rôles dans la *Rue de la Lune; Jocrisse en famille; Paris, Orléans, Rouen*; la *Reine Tintamarre*; les *Pommes de terre malades*; la *Femme électrique*; la *Peau de mon oncle*; la *Poudre de coton*; *Une fièvre brûlante*; le *Trottin de la modiste*; *Jocrisse maître et Jocrisse valet*; le *Vieux gamin*; les *Lampions de la veille et les lanternes du lendemain*; l'*Enseignement mutuel*; la *Belle Cauchoise*; *Habit, veste et culotte*; le *Sous-préfet s'amuse*; *Un monsieur qui suit les femmes*; *En manches de chemise*; Eurydice de *Un voyage sentimental*; Rosita de la *Femme aux œufs d'or*; Césarine de *Sir John Esbrouffe*; l'*Esprit frappeur* de la pièce de ce nom; Rose Briquette de *Tambour battant*; Pâquerette du *Cabaret de Lustucru*; Mme Lespalier de *Une soubrette de qualité*; Florentine d'*Edgar et sa bonne*; Pistache de *Un drôle de pistolet*; les *Binettes contemporaines*; la *Perle de la Canebière*; Charlotte de *Pilbox et Friquet*; Anaïs de l'*Art de plaire*, etc. En août 1864, Mlle Aline Duval est allée créer, au théâtre des Variétés, le rôle de Mme Dubrochet dans la *Liberté des théâtres*, pièce qui a tenu plusieurs fois l'affiche, et dans laquelle cette artiste a été vivement applaudie. Mlle Aline Duval, qui n'a pas son égale pour mener rondement et lestement une pièce, aborde les rôles de bonnes pour tout faire avec non moins de succès que les rôles travestis, et son air déluré, son minois agaçant et hardi, le mordant de sa voix et l'esprit de son jeu ont rappelé plus d'une fois aux amateurs la Déjazet qu'on applaudissait, il y a une trentaine d'années, au Gymnase.

DUVAL (Eugène-Emmanuel-Amaury), peintre français. V. AMAURY-DUVAL.

DUVAL (le général), un des chefs militaires de la Commune de Paris, fusillé au Petit-Bicêtre le 4 avril 1871. C'était un habile ouvrier fondeur, qui habitait le quartier de la Glacière, à Paris. Duval était intelligent; il possédait même une instruction relative, et s'était beaucoup occupé des théories sociales qui remuent si profondément les esprits de notre temps. Il se fit affilier à l'Internationale, et soutint avec énergie les grèves que les ouvriers fondeurs déclarèrent à leurs patrons en 1870. Pendant ces crises, comme il était pauvre, il se résignait à vendre des pantoufles pour empêcher sa famille de manquer de pain. Délégué à Londres auprès du conseil de l'Internationale, il obtint pour les grévistes français d'importants subsides. Depuis lors, il prit une part active à la journée du 4 septembre, qui consomma la chute de l'empire, à celle du 31 octobre 1870 contre le gouvernement de la défense nationale, et enfin à l'insurrection du 18 mars 1871, qui amena l'installation de la commune révolutionnaire à Paris. Sa rare énergie, l'influence qu'il exerçait sur un grand nombre d'ouvriers, le firent nommer par le comité exécutif de la commune un des généraux de la garde nationale. Lorsque la guerre civile éclata, le 2 avril, Duval reçut l'ordre de marcher sur Versailles. Il s'avança vers la redoute de Châtillon, le 4 avril; mais, cerné bientôt, il tomba, avec environ 1,000 gardes nationaux, entre les mains des troupes de l'Assemblée. Son identité ayant été reconnue, il fut conduit au carrefour de la route de Bicêtre et fusillé une heure après, en même temps que plusieurs soldats déserteurs. D'après l'*Opinion nationale*, Duval, fait prisonnier, fut amené devant le général Vinoy, qui arrivait en ce moment de Versailles. « Si j'étais votre prisonnier, me feriez-vous fusiller? demanda le général. — Sans hésiter, » répondit Duval. Sur ces mots, l'ordre d'exécution fut donné, et Duval tomba au cri de : « Vive la république! vive la Commune! » Quelques jours après, la Commune décida que la place d'Italie, à Paris, devait changer de nom et prendre celui de place Duval.

DUVAL LE CAMUS (Pierre), peintre français, né à Lisieux (Calvados) en 1790, mort à Saint-Cloud en 1854. Elève du célèbre David, il a exécuté un grand nombre de compositions estimables, sans grandes qualités, mais peintes avec soin dans un genre aujourd'hui passé de mode. Cet artiste a été pendant plusieurs années maire de Saint-Cloud et attaché à la maison de la duchesse de Berry. Nous citerons de lui : la *Partie de piquet des invalides* (1819); l'*Interrogatoire*, la *Signature du contrat* (1822); le *Bénédicité*, les *Petits paysans*, le *Petit balayeur* (1824); le *Départ pour la chasse*, le *Pain bénit* (1827); le *Retour de l'école*, l'*Affût aux canards* (1831); la *Cinquantaine* (1833); le *Retour de la ville* (1835), au musée d'Orléans; la *Prière pendant l'orage*, les *Premières amours* (1836); *Halte de chasse* (1837); les *Amours vendéennes* (1837); la *Chasse au loup* (1838); les *Petits maraudeurs*, *Enfants jouant sur la plage* (1837); les *Cadeaux de noces*, *Départ des conscrits* (1840); la *Bénédiction des orphelins* (1842), au musée du Louvre; l'*Orage*, le *Premier pas*, l'*Ermite* (1843); les *Prémices de la moisson* (1844), au musée du Louvre; *Pifferaro donnant une leçon à son fils* (1845), au musée du Louvre; l'*Improvisateur*, l'*Ermite du mont Cassin* (1846); la *Marchande ambulante* (1848); *Vente de la marée* (1852); *Bains de Trouville* (1858), etc. On doit en outre à Duval Le Camus un grand nombre de portraits.

DUVAL LE CAMUS (Jules-Alexandre), peintre français, fils du précédent, né à Paris en 1817. Il puisa les premiers enseignements de son art dans l'atelier de son père, peintre ordinaire de la duchesse de Berry; puis il devint élève de Paul Delaroche et de Drolling. Toutefois, ses débuts révélèrent encore l'influence paternelle. Ainsi le *Tobie et l'ange*, qui parut en 1842, pourrait être attribué à Pierre Duval Le Camus. Le *Chasseur perdu*, les *Petits déjeuners*, *Rousseau écrivant l'Héloïse*, qui sont de 1846, ont encore un peu de ce lyrisme bizarre, dont la nouvelle école a fait justice et qu'on aimait alors dans un certain monde; mais, à l'exposition de 1853, où le peintre avait envoyé les *Deux chasseurs et l'ours* et l'*Heure du berger*, toute trace de ce genre faux et maniéré avait disparu. La peinture de M. Duval était déjà saine et sans prétention; elle renfermait de la science et du goût : c'était un véritable progrès, et il fut remarqué. *Macbeth et les sorcières*, le *Christ au tombeau*, deux tableaux bien pensés, qui parurent au Salon de 1855, vinrent affirmer plus sérieusement encore que l'artiste était en bonne voie et n'avait nulle envie d'en sortir. La première surtout de ces deux compositions recélait une certaine saveur d'étrangeté légendaire, d'originalité bizarre parfaitement appropriée à la situation. Les figures, bien dessinées, groupées solidement, étaient en outre exécutées avec soin. Bien inférieur, à divers points de vue, le *Christ* n'était cependant pas sans qualités. Tel est, du moins, le sens des observations qui furent faites, à propos de cette toile, par les artistes et les critiques. M. Duval en sut profiter avec intelligence, et sa *Manon Lescaut* de 1857 en est la preuve. Cette même année, il avait également exposé une toile semi-religieuse : la *Fuite en Egypte*. Ce tableau, quoique plus intéressant que le *Christ au tombeau*, prouve cependant que M. Duval n'a pas l'instinct de ce genre spécial, qui d'ailleurs s'éloigne de plus en plus des aptitudes du génie moderne. De même que les chefs-d'œuvre gothiques sont inabordables pour nous depuis longtemps, la légende religieuse nous devient de plus en plus étrangère. Citons avec éloge le *Poste avancé de routiers*, une des bonnes peintures qui figurèrent au Salon de 1859 et qui dénote un nouveau progrès chez l'artiste. Les *Trois cruches à une fontaine*, l'*Aumône de la mer*, les *Adieux*, du Salon de 1861, valurent à l'auteur un succès mérité; ce sont peut-être ses trois meilleures inspirations; jamais il n'a été plus simple, plus sincère, plus vrai, avec de réelles qualités de forme et de couleur. Nous aimons moins *Sainte Elisabeth de Hongrie distribuant ses aumônes*, œuvre pénible dont l'effet est trop cherché. Quand on se trompe, l'erreur est d'autant plus profonde qu'elle vient d'un esprit plus élevé. Ce dernier tableau faisait partie du Salon de 1863.

En 1843, une troisième médaille était venue encourager les efforts du débutant; une deuxième, en 1845, avait marqué un second succès; la décoration, en 1859, a couronné le talent véritable de M. Duval Le Camus et sa notoriété.

DU VAL DE DAMPIERRE (Henri, comte), général, né au château de Hans (Champagne) en 1580, mort en 1620. Il prit du service en Autriche sous Rodolphe II, battit les Turcs et les Transylvains en 1604, et prit une part brillante à la guerre de Trente ans. Après la mort de l'empereur Mathias, en 1619, il empêcha, avec 500 cavaliers seulement, le comte de Thurn de s'emparer de Vienne, battit à plusieurs reprises Bethlen-Gabor, et fut tué en voulant reprendre Presbourg, tombé au pouvoir de ce général.

DUVAL-LEROY (Nicolas-Claude), physicien et astronome français, né à Bayeux vers 1730, mort à Brest en 1810. Il fut successivement professeur de mathématiques des gardes de la marine à Brest (1764), au Havre (1773), et à Rochefort (1777). L'étendue de ses connaissances lui valut d'être nommé membre de l'Académie royale de la marine (1769), dont il devint secrétaire, et membre correspondant de l'Académie des sciences. Outre de nombreux et intéressants travaux, insérés dans les *Mémoires de l'Académie royale de la marine*, on a de lui : la traduction du *Traité d'optique de Smith* (Brest, 1767, in-4°), suivi d'un *Supplément* (1784, in-4°), plein d'idées neuves; *Instruction sur les baromètres marins* (1784); *Courtes réflexions sur quelques points de la constitution d'un Etat* (1789, in-8°); *Traduction* (supposée) *d'un manuscrit portugais sur le mariage des prêtres* (1790, in-4°), écrit dans lequel il attaque vivement le célibat ecclésiastique; *Eléments de navigation* (1802, in-8°), ouvrage excellent, etc.

DUVALIE s. f. (du-va-lî — de *Duval*, n. pr.). Bot. Genre de végétaux cryptogames, de la famille des hépatiques, tribu des marchantiées, dont l'espèce type habite l'Allemagne.

DUVAU (Auguste), naturaliste et littérateur français, né à Tours en 1771, mort en 1831. Il émigra à l'époque de la Révolution, resta en Allemagne jusqu'en 1802, revint alors en France, fut attaché, en 1810, au cabinet de l'empereur comme chef du bureau des traductions, puis remplit, jusqu'en 1830, les fonctions de secrétaire général de l'intendance des bâtiments. Duvau s'occupa beaucoup de botanique et écrivit plusieurs *Mémoires* sur cette science. Il fournit à la *Biographie* Michaud un grand nombre de notices biographiques et traduisit de l'allemand les *Nouveaux dialogues des dieux* de Wieland (Zurich, 1796, in-8°), et la *Macrobiotique*, ou l'*Art de prolonger la vie*, de Hutland (Iéna, 1798, 2 vol. in-8°).

DUVAUA s. m. (du-vô-a — de *Duvau*, n. pr.). Bot. Genre de la famille des térébinthacées, comprenant des arbres et des arbrisseaux, qui croissent au Chili et dans la Polynésie.

— **Encycl.** Ce genre renferme des arbrisseaux épineux, à feuilles alternes, simples, persistantes. Les fleurs, diclines et disposées en épi, ont un calice à quatre divisions profondes et égales, une corolle à quatre pétales; les mâles ont huit étamines, dont quatre plus grandes; les femelles, un ovaire surmonté de trois ou quatre styles courts. Le fruit est sec, indéhiscent et monosperme. Les trois ou quatre espèces connues habitent le Chili et la Polynésie; elles exhalent une odeur forte. Leurs feuilles renferment beaucoup d'huile essentielle; projetées sur l'eau, elles y produisent des mouvements brusques. On prépare avec le fruit du *duvaua* à larges feuilles une boisson fermentée assez analogue au vin.

DUVAUCEL (L.-François), jurisconsulte français, né dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Il fut nommé, en 1793, grand maître des eaux et forêts du département de la Seine. Il a publié : *Essai sur les apanages, ou Mémoire historique sur leur établissement* (1788, 2 vol. in-4°); *Réflexions d'un ancien grand maître sur les bois et forêts* (Paris, an IX, in-8°).

DUVAUCEL (Charles), astronome, né à Paris en 1734, mort en 1820. Il s'adonna à l'étude de l'astronomie sous la direction de Lalande, s'occupa particulièrement du calcul des éclipses, devint membre correspondant de l'Académie des sciences (1776), et fut maire d'Evreux de 1790 à 1792. Ce savant a exécuté pendant plusieurs années des *Cartes des éclipses pour la connaissance des temps*, et composé des *Mémoires de mathématiques et de physique*, insérés dans les *Mémoires de l'Académie*.

DUVAUCEL (Alfred), naturaliste et voyageur français, né vers 1793, mort à Madras en 1824. Pendant les dernières années de l'empire, il servit avec distinction et devint officier d'ordonnance. Lors de la rentrée des Bourbons, Duvaucel quitta le service, se tourna vers l'histoire naturelle, eut pour maître l'illustre Cuvier, qui avait épousé sa mère, fut nommé, en 1817, naturaliste du roi, et, cette année même, reçut une mission scientifique pour l'Inde. Au commencement de 1818, il arriva à Calcutta, où il trouva Diard, naturaliste français, chargé d'une mission identique. Les deux jeunes savants allèrent s'établir à Chandernagor. Ils réunirent, dans la maison qu'ils occupaient dans cette ville, les plus curieux spécimens de la faune et de la flore du Bengale, firent plusieurs envois importants au Muséum de Paris, puis se joignirent à sir Stamfort Raffles, gouverneur de Sumatra, qui se rendait dans les îles de la Sonde, après être convenus avec ce dernier qu'ils partageraient les collections qu'ils feraient pendant ce voyage et que la compagnie des Indes leur rembourserait leurs dépenses. Partis à la fin de 1818, les deux naturalistes visitèrent successivement Poulo-Pinang, Carimour, Singapour, la côte d'Achem, Padie, Toulosimaoué, Malacca, se procurèrent, entre autres animaux intéressants, le dugong, qui a quelques analogies avec la fabuleuse sirène, et arrivèrent à Bencowlen, siége du gouvernement de sir Raffles, où devait se faire le partage convenu. Mais là le gouvernement anglais, manquant à tous ses engagements, s'adjugea la part du lion et s'empara, en vertu du droit du plus fort, de la presque totalité des collections, qu'il envoya en Angleterre. Après avoir vainement protesté, les deux naturalistes résolurent de recommencer leurs explorations et se séparèrent. Pendant que Diard se rendait à Batavia, Duvaucel gagnait Padang, d'où il revint à Chandernagor (1820), après avoir fait une ample moisson, puis il alla explorer le Sylhet, les montagnes de Cosia et de Gentya, visita la caverne Bousbonne, appelée par les Indous caverne du Diable, et revint à Calcutta, malade de ce que l'on appelle la fièvre des bois. Pour se guérir, on lui conseilla de se rendre sur le bord de la mer. Il gagna dans ce but Madras, où il mourut bientôt après son arrivée, n'ayant que trente-deux ans. Ce jeune savant joignait aux qualités d'un habile collectionneur et d'un observateur sagace une remarquable aptitude pour les langues. Il a enrichi nos collections publiques d'un grand nombre de plantes, d'animaux rares, de médailles, de manuscrits, et on a de lui un *Mémoire*, écrit en anglais, *sur l'hippélaphe d'Aristote*, et inséré dans les *Asiatical Researches*. Cuvier a publié, dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*, une *Notice sur les voyages de Duvaucel* (1821).

DUVAUCÉLIE s. f. (du-vo-sé-lî — de *Duvaucel*, naturaliste français). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des mouches, qui habite le Bengale.

— Bot. Genre de plantes, qui croissent à Madère, et dont la place dans la classification n'est pas encore bien fixée.

DUVAURE (Jacques), auteur dramatique français, né à Crest (Dauphiné) en 1698, mort à Lyon en 1770. Il vint de bonne heure à Paris, où il se lia avec Boissy, qui lui inspira le goût du théâtre. En 1728, il fit représenter le *Faux savant*, pièce en cinq actes qui n'eut aucun succès, et renonça à une carrière si fertile en épines et en déceptions d'amour-propre. Duvaure obtint alors un brevet de lieutenant dans un régiment de cavalerie et prit part à la guerre d'Italie (1733). Blessé à la bataille de Parme (1734), il reçut la croix de Saint-Louis, quitta le service en 1739, se remit à écrire pour la scène et fut admis dans les salons de la duchesse du Maine, où régnait le travers du bel esprit. Il réduisit le *Faux savant* en trois actes; la pièce réussit alors au Théâtre-Français (1749), et elle s'est maintenue au répertoire.

L'*Imagination*, musique de Blaise, qu'il a donnée au Théâtre-Italien en 1756, eut une chute complète. Tout à fait dégoûté, l'auteur se retira à Crest, sa patrie, et mourut à Lyon, où il était allé se faire opérer de la cataracte.

DUVAURE (Antoine-Henri-Etienne-André), agronome distingué, fils du précédent, né à Crest en 1755, mort dans cette ville en 1824. Il contribua puissamment à multiplier dans le département de la Drôme les plantations de mûrier blanc greffé. Le gouvernement impérial le dota, à titre de récompense nationale, d'une pension viagère de 500 fr. Il a publié, entre autres ouvrages : *Mémoires divers d'agriculture* (Paris, 1789, in-8°). Ce volume contient un *Mémoire sur la culture du mûrier blanc* et un *Mémoire sur les avantages ou les inconvénients de la culture du mûrier blanc greffé*, couronné par l'Académie de Valence en 1790 (Valence, an IV, in-8°).

DUVAUX (Antoine-Jules), peintre de batailles, né à Bordeaux en 1818. Elève de Charlet, il a su mettre de l'humour, du sentiment, presque de la fantaisie dans ce genre peu sympathique aux esprits distingués. Des études sérieuses, d'ailleurs, une science véritable, donnent une valeur réelle aux groupes qui mouvementent les combats dont il étale le spectacle sous nos yeux. Il s'est fait connaître d'abord par les nombreux dessins qu'il a fournis aux recueils illustrés le plus en vogue. A l'exemple de son maître, il a cherché le pittoresque et la couleur dans ces improvisations rapides, fiévreuses; non que ces dessins respirent la grande poésie, la puissante originalité des légendaires épopées de Charlet, mais ils en ont un peu le caractère prime-sautier, inattendu, vraiment français. On est forcé d'avouer que M. Duvaux a plus de verve et de tempérament dans ces créations, relativement légères, que dans ses tableaux les mieux réussis, bien que sa peinture ne soit pas sans mérite. Les biographes et les critiques citent avec éloge plusieurs compositions remarquables parmi celles qu'il a exposés depuis 1848. En cette même année, d'ailleurs, sa *Charge de cuirassiers à Valmy* fut appréciée pour son entrain et pour l'allure de quelques types qui rappellent un peu ceux de Charlet. En 1850, l'*Attaque du plateau de la Haie-Sainte* offrit encore un ensemble de qualités sérieuses qu'on ne trouve pas toujours en de pareils sujets; nous voulons dire des figures bien vivantes sous le costume, sans exagération dans le dessin. Le *Combat de Velisy* (Salon de 1852), offre moins d'intérêt. En revanche, l'*Episode de l'assaut de Sébastopol* (1857) est un morceau bien compris et vivement enlevé, d'une brosse audacieuse et pourtant sûre; aussi le gouvernement s'en est-il rendu propriétaire et l'a-t-il placé dans les galeries de Versailles. Le *Prince Jérôme à l'attaque du château d'Hougoumont*, peinture officielle exposée en 1859, doit compter aussi parmi les bonnes toiles de M. Duvaux. L'artiste était déjà, à cette époque, en pleine jouissance de la notoriété qu'il s'est acquise. Il fit comme une pause dans sa carrière laborieuse pour aller se réchauffer aux rayons du soleil d'Italie. Ce voyage ne lui fut pas inutile, car les *Souvenirs de la Sicile en* 1860, qui furent exposés en 1863, révèlent une sorte de renouveau dans le talent du peintre, dont la verve s'était en quelque sorte rajeunie. Les gouaches, les aquarelles, les dessins qui datent de ce moment sont vraiment charmants; on peut citer entre autres l'*Arquebusier du temps de Louis XIII* (1864). Disons, avant de finir, que M. Duvaux a reproduit en plusieurs eaux-fortes connues, soit des dessins originaux, soit les plus importants morceaux de son œuvre. Il a obtenu une deuxième médaille en 1848.

DUVEAU (Louis-Jean-Noël), peintre français, né à Saint-Malo en 1818. Elève de Léon Cogniet, cet artiste se révéla, jeune encore, par deux tableaux qui obtinrent un succès réel et mérité. Ces deux toiles de début, qui sont restées parmi les meilleures de son œuvre, sont connues par de nombreuses reproductions; la première, le *Lendemain d'une tempête en Bretagne*, fut exposée en 1846, et la seconde, les *Emigrants bretons arrêtés par des républicains*, en 1848. Cette dernière composition surtout est d'un mérite hors ligne. On a rarement compris avec autant de vigueur et de sentiment la sombre poésie, le caractère étrange, sauvage, lugubre de l'épopée des Bretons aux prises avec les Français républicains. L'artiste — ce n'est pas un reproche — semble aimer ces paysans entêtés, fanatiques de fidélité et de reconnaissance. Il leur donne presque le beau rôle. C'est un bon sentiment : ne sont-ils pas vaincus? Couleur harmonieuse et simple, types heureux, groupes pittoresques, charme d'aspect, telles sont les qualités qui recommandent cette œuvre au point de vue du métier. Il faut dire cependant que M. Duveau, avant de se signaler par les deux tableaux précédents, avait fait plusieurs tentatives, mais beaucoup moins heureuses. Ainsi, en 1842, il avait abordé le domaine religieux dans une *Assomption de la Vierge*, d'un intérêt médiocre, et dans un *Saint Malo prêchant*, qui est loin également d'être un chef-d'œuvre. Ce genre, d'ailleurs, ne rentre pas dans ses aptitudes. En 1850, l'*Abdication du doge Foscari*, scène bien entendue néanmoins et largement distribuée comme groupes, ne fit pas sensation et n'ajouta presque rien à la notoriété de l'auteur. Mais il n'en fut pas de même des *Pêcheurs naufragés* (Salon de 1852), et surtout de la *Mort d'Agrippine* (Salon de 1853), qui eut un franc succès. On le voit, les sujets où palpite une passion vraie sont les sujets aimés de ce maître sensible et qui sait rendre toute son émotion. Le *Berceau vide* (1855) en fut une nouvelle preuve. Le *Retour du pardon de sainte Anne de la Palud*, une des toiles les plus intéressantes du Salon de 1859, vint nous montrer encore les Bretons, que M. Duveau affectionne d'un amour de compatriote. La *Mort de Claude* (1863) n'est pas à la hauteur de l'œuvre précédente. Nous lui préférons de beaucoup la *Messe en mer*, tableau charmant, plusieurs fois gravé. Il y aurait encore plus d'une œuvre à signaler, mais nous en avons indiqué assez pour fixer la valeur de ce maître, jeune encore, et qui n'a certes pas dit son dernier mot.

DUVENÈDE (Marc VAN), peintre belge, né à Bruges en 1674, mort dans cette ville en 1729. Il se rendit en Italie, où il resta six années, prit à Rome des leçons de Carle Maratte, puis retourna dans sa patrie, se fit connaître par des tableaux qui rappellent la manière de son maître, sa touche hardie et vigoureuse, se maria richement, et, à partir de cette époque, ne travailla que fort peu. On cite parmi ses meilleures œuvres le *Martyre de saint Laurent* et *Sainte Claire donnant l'habit de son ordre à des jeunes filles*.

DUVERDIER (Antoine, seigneur DE VAUPRIVAS), bibliographe et littérateur français, né à Montbrison (Forez) en 1544, mort à Duerne en 1600. Il fut conseiller du roi, homme d'armes de la compagnie du sénéchal de Lyon, contrôleur général de cette ville et gentilhomme ordinaire de la chambre du roi. Duverdier avait cultivé la poésie dans sa jeunesse, mais sans grand succès, et s'était fait une belle bibliothèque. Ses principaux ouvrages sont : la *Prosopographie*, ou *Description des personnes insignes, etc., avec les effigies d'aucuns d'iceux, et brèves observations de leur temps, années, faicts et dicts* (Lyon, 1573, in-4°); les *Diverses leçons d'Antoine Duverdier, suivant celles de P. Messie* (Lyon, 1576, in-8°), plusieurs fois rééditées; la *Compseutique*, ou *Traits facétieux* (1584 ou 1592), ouvrage inconnu et introuvable; la *Bibliothèque d'Antoine Duverdier, contenant le catalogue de tous les auteurs qui ont écrit ou traduit en français, avec le supplément latin du même Duverdier à la bibliothèque de Gessner* (Lyon, 1586, in-fol.), réimprimée avec Lacroix du Maine (1772, 6 vol. in-4°).

On peut se faire une idée de la poésie de Duverdier d'après le passage suivant, emprunté à l'une de ses pièces, imprimée sous ce titre : les *Homonymes, satire des mœurs corrompues de ce siècle, par Antoine du Verdier, homme d'armes de M. le sénéchal de Lyon* (Lyon, 1572, in-4° de 24 pages). On verra qu'ici la rime ne se contente pas de la richesse, elle vise à l'opulence :

La mort vint par péché sur les enfants d'Adam,
Généralement nés pour soubmis estre à dam.
C'est pourquoy tous les jours tant de corps on en- [terre,
Dès que calamité fit son entrée en terre.
. . . .
Or, ma Clion voulut jadis que j'écrivisse
Les gestes des mortels qui vont en escrevisse;
Me poussant à cela, voulant guider mes chants
A desgoiser bien haut la vie des meschants.
. . . .
Est-ce de bon subjet la remarquable enseigne?
Est-ce comme sainct Paul à Timothée enseigne?
Autant à votre état en pend-il maintenant,
O rois; à retrancher soyez là maintenant
Tous les membres pourris, et n'en tirez service :
Sûr n'est de se fier quand on voit en serf vice.
. . . .
Regrettant le passé, tu fais piteuse chère
D'avoir si tost perdu ta liberté tant chère.
Peut-estre qu'au moulin de ta femme mout-on,
Qui t'a fait devenir cornu comme un mouton.
Comme le papillon se brûle à la chandelle,
Ainsi tu t'es perdu t'arrestant au chant d'elle.

Et il finit ce jeu puéril de rimes sans raison, riches outre mesure, où pas une étincelle de vraie poésie ni de bon sens n'éclate, par ces deux vers toujours rimés de la même manière :

Si j'ai mal commencé traiter cette leçon,
Ma seconde satire aura plus haut le son.

DUVERDIER (Claude), littérateur français, fils du précédent, né à Lyon vers 1566, mort en 1649. Il voulut suivre les traces de son père et y réussit trop bien, car il fut aussi mauvais poëte que lui. Il ne sut pas administrer la fortune considérable que celui-ci lui avait